

Un recueil de textes divers, reportages et morceaux choisis sur un quart de siècle, fait émerger les sources d'inspiration de l'écrivain.

Emmanuel Carrère, esquisses et profils perdus

Il est avantageux d'avoir où aller d'Emmanuel Carrère
P.O.L., 562 p., 22,90 €

Depuis longtemps, le travail d'Emmanuel Carrère campe sur un territoire mouvant entre journalisme et littérature, au cœur de la question, jamais soldée, de savoir qui, du reporter ou de l'écrivain, s'approche le mieux de la réalité.

Un recueil de textes divers (reportages, préfaces, chroniques érotiques, projets de films, profils perdus, compte rendus de procès, éloges) rassemble, sur un quart de siècle, ce qui finit par apparaître comme l'atelier de l'écrivain, ses études préparatoires, le palimpseste de ses livres en devenir. Ou une forme stylisée d'autobiographie éclatée.

Ce familier de Dostoïevski, de Tolstoï et de Tchekhov connaît, pour l'avoir éprouvée lui-même, la fragilité des êtres qu'il dessine, au pinceau de l'empathie et de la compassion.

S'étant progressivement éloigné de la fiction par laquelle il débuta, ce reporter et critique s'est aventuré, au fil des années, en prenant de l'âge, dans des contrées nouvelles. Son imaginaire s'est nourri aux sources d'un réel qu'il ne cesse d'explorer à sa façon, éblouissante et toujours décalée, croisant en chemin de vrais personnages qui l'intriguent et le poussent à aller plus loin encore dans les méandres de l'âme.

Cet amateur de romans russes s'enfonce dans les mystères d'une humanité, victime d'elle-même, dont il croque les errements, en les rapprochant de ses propres tourments. Ce familier de Dostoïevski, de Tolstoï et de Tchekhov

connaît, pour l'avoir éprouvée lui-même, la fragilité des êtres qu'il dessine, au pinceau de l'empathie et de la compassion. Que ce soit dans un tribunal ou comme témoin des ravages du tsunami en Indonésie, son coup d'œil précis au cœur du désastre, sa patte de portraitiste ouvrent des perspectives troublantes et belles.

De retour d'une Roumanie qui se croit débarrassée de Ceausescu, où sortent de l'ombre les résistants de la dernière heure, le lecteur savoure les notations d'ambiance qui font mouche et sens. Ses incursions post-soviétiques, à la poursuite du sulfureux Limonov, dans une Russie déglinguée et résignée, offre un tableau ombré, fascinant d'ambiguïté sur la fin du communisme. Sa déambulation de Candide ravi au Forum de Davos dans le club privé des puissants de la planète est à la fois un régal et une mine d'informations.

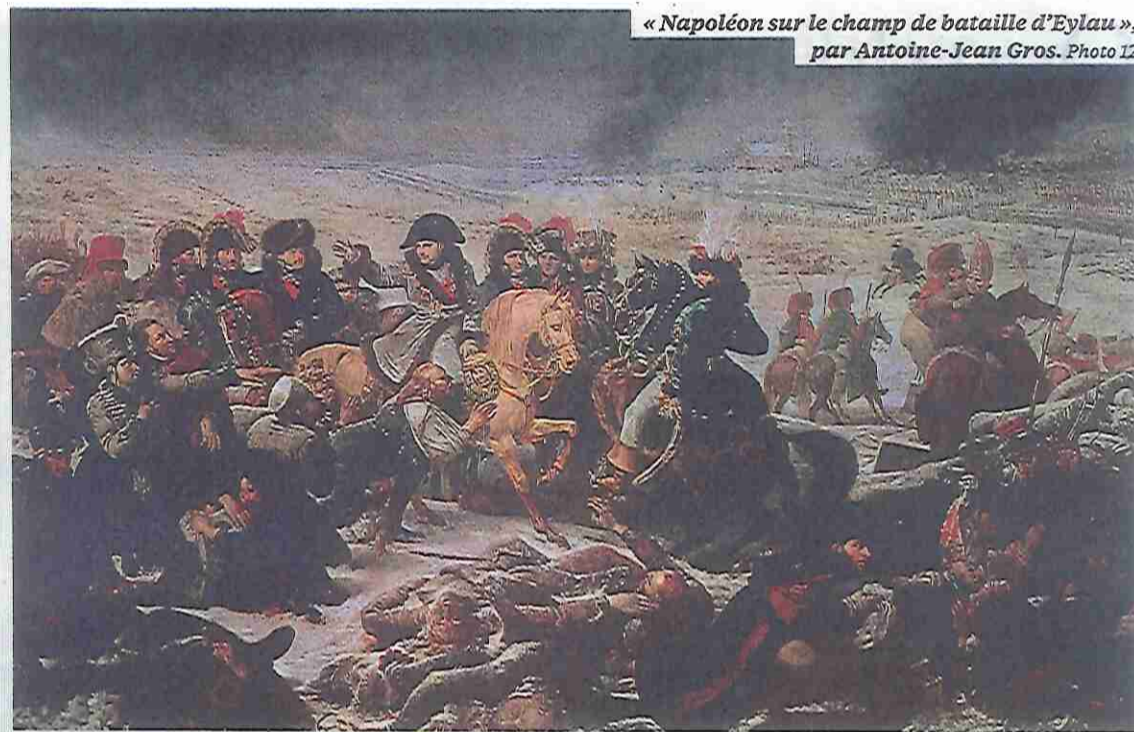
Lire ce livre, c'est aussi traverser quarante ans de passion littéraire, retrouver le critique (sur Daniel De Foe, Balzac, Leo Perutz, Orlando Figes), au ton si personnel, fécond, riche, pertinent, original. Être frappé par sa synthèse étourdissante des travaux compliqués et de la triste vie du mathématicien Alan Turing.

On se délecte de l'auto-ironie qui nimbe son entretien calamiteux avec Catherine Deneuve. On est touché par ses magnifiques hommages à Sébastien Japrisot et Claude Miller, par l'ouverture d'esprit qui le lie à Michel Déon et lui vaut, en retour, une lettre fulgurante d'amitié de l'ainé admiratif. Et toujours cette intelligence pénétrante qui n'épargne pas son auteur.

Le titre énigmatique de ses morceaux choisis suggère qu'il est profitable de suivre une direction, de se fixer un cap face aux incertitudes. Et de savoir regarder pour écrire.

Jean-Claude Raspiengeas

Après Longwood, à Sainte-Hélène, Jean-Paul Kauffmann poursuit son exploration napoléonienne en s'enfonçant, avec sa famille, dans les brumes gelées de la bataille d'Eylau.



« Napoléon sur le champ de bataille d'Eylau », par Antoine-Jean Gros. Photo 12

Le grand veneur des traces oubliées

Outre-Terre de Jean-Paul Kauffmann
Éd. des Équateurs, 338 p., 21,90 €

L'hiver 2007, Jean-Paul Kauffmann embarque sa femme et ses deux fils dans un minibus qui va musarder dans le congélateur de la Russie d'Outre-Terre. Non loin de la Courlande, cette enclave allemande, coincée entre la Lituanie et la Pologne, « artefact de territoire crayonné par Staline » et verrou stratégique, a été annectée par les Soviétiques en 1945. L'escapade frigorifique a pour objet d'explorer Eylau, près de Königsberg, la ville d'Emmanuel Kant, devenue Kaliningrad, à quelques verstes de Friedland.

Eylau. Le 8 février 1807, un dimanche. La déroute de Napoléon transformée in extremis par la charge de cavalerie de Murat en victoire que les Russes continuent de s'attribuer. « Une rature dans le récit fabuleux, (...) la fracture occulte de l'Empire, l'entaille secrète », écrit Jean-Paul Kauffmann qui erre sur le champ de bataille. Guidé par le tableau du baron Gros, accroché au Louvre. Hanté par le spectre du

colonel Chabert, le héros de Balzac. Ce fantôme qui revient d'entre les morts et qu'on ne reconnaît pas n'est-il pas Jean-Paul Kauffmann, le 5 mai 1988, sur le tarmac de Villacoublay ?

Kauffmann veut voir, sentir, toucher, retrouver ce qui a disparu, conscient qu'entre le passé et nous, « la perte est irréparable ». En retrait, sa famille transie regimbe mais le suit, comme les grognards le bicorne de l'Empereur.

Il veut voir, sentir, toucher, retrouver ce qui a disparu, conscient qu'entre le passé et nous, « la perte est irréparable ». En retrait, sa famille transie regimbe mais le suit, comme les grognards le bicorne de l'Empereur.

À la nette défaite de Waterloo, Jean-Paul Kauffmann préfère l'énigme d'Eylau, grosse déjà du désastre de la campagne de Russie et du naufrage de l'épopée. Le pèlerin de Longwood (1), le visiteur rétrospectif de Napoléon à Sainte-Hélène,

remonte le temps. Il se plonge dans les archives, fouille dans le paysage gelé les vestiges invisibles, cherche du regard le clocher de l'église, l'amer de la bataille. Et ressuscite le sens du sacrifice qui poussa ces soldats à se jeter dans le cratère du carnage.

Dans ce récit sombre et drolatique, Kauffmann se révèle polémologue, stratège, historien, reporter d'hier et d'aujourd'hui, chirurgien qui ausculte les replis de l'âme. Il hume et savoure l'imprévu, sans déroger à cette forme de quant-à-soi qui colore son style magnifique, pratiquant le commentaire grave, railleur et goguenard du curieux jamais dupe.

Jean-Paul Kauffmann parle aussi de lui comme jamais auparavant, en écartant le voile de brouillard qui recouvre ses trois années de détention, hors du monde. Modifié, le journaliste s'est mué en écrivain qui s'enfonce dans les confins de la désolation, en grand veneur des traces oubliées.

Jean-Claude Raspiengeas

(1) La Chambre noire de Longwood. Le voyage à Sainte-Hélène, Folio Gallimard.